

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Vingt-cinq nuances de beige

François Blais, *La classe de madame Valérie, L'Instant même*, 2013, 400 p.

Laurence Côté-Fournier

Number 302, Winter 2014

Rétro, les classes sociales ?

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/70544ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Côté-Fournier, L. (2014). Review of [Vingt-cinq nuances de beige / François Blais, *La classe de madame Valérie, L'Instant même*, 2013, 400 p.] *Liberté*, (302), 46–47.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 2013

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Vingt-cinq nuances de beige

François Blais, anthropologue de l'ordinaire, retourne en classe.

LAURENCE CÔTÉ-FOURNIER

ON NE DEVIENT PAS grand-chose dans les romans de François Blais, et on ne s'en porte pas plus mal. Assistés sociaux peu émus par les justes plaintes du contribuable, travailleurs satisfaits de passer d'une jobine médiocre à l'autre, intellos se faisant un devoir de sous-employer leurs capacités : personne ici ne cherche à remplir son compte en banque ou à être nommé par *La Presse* Personnalité de la semaine. Malgré l'indifférence généralisée des personnages vis-à-vis des conventions sociales, nous ne sommes pas non plus dans l'univers des *Bougon* : les grosses arnaques et les fines ruses pour détrousser son prochain, tout ça est laissé aux autres, moins par amour de l'humanité que par absence d'ambition. Être un asocial, un tout croche, un *loser*, pourquoi pas ? Le titre du deuxième roman de Blais le dit de lui-même : *Nous autres ça compte pas*. André et Nicole de *L'hiver de force* ont beau n'avoir pas eu de grands projets côté reproduction, les romans de Blais montrent qu'ils ont une flopée de descendants terrés en ermite dans la Mauricie.

Dans *La nuit des morts-vivants*, Pavel et Henrik, tous deux employés d'entretien de nuit pour Maintenance des Chutes, tous deux amateurs de films d'horreur et de jeux vidéo, se retrouvent au conventum de leur école secondaire, près de vingt ans après avoir reçu leur diplôme. Restés à Grand-Mère quand «juste le fait d'être rendu à Montréal ça passe pour un gros achievement», peu pressés de mener une vie rangée avec des responsabilités familiales et des loisirs civilisés, confortablement installés dans «le business du torchage de planchers et du vidage de poubelles», ils doivent se rendre à l'évidence : aux yeux de leurs anciens compagnons de classe, ils passent «pour une belle paire de ploucs». Comme on peut s'y attendre de la part de deux hommes à l'ego particulièrement discret, ils ne s'en formalisent pas trop : au moins

eux ne s'illusionnent pas sur la valeur de leurs accomplissements. Mais cette scène anticipe ce qui est en quelque sorte les prémices de *La classe de madame Valérie* : le regard qu'on porte sur le parcours des autres et le sien, en prenant pour point de départ l'école et les similitudes qu'on suppose exister au sein d'une même classe. À la sempiternelle question «comment doit-on vivre sa vie?», Blais oppose une pléthore de personnages qui, consciemment ou non, combattent les idées consensuelles sur la nécessité de l'épanouissement personnel et de la réussite professionnelle.

Dans les romans précédents de Blais, l'arc narratif des personnages était souvent réduit à zéro : *Document 1*, après tout, se termine sur le constat «qu'on ne fera jamais rien». Dans *La classe de madame Valérie*, Blais se lance toutefois dans des schémas plus complexes, et si les vies ordinaires, banales, sont toujours au centre du récit, l'auteur, fort du nombre de ses personnages, peut se permettre de moduler les teintes de beige selon une gamme infinie de nuances. C'est là son œuvre la plus ambitieuse, la plus réussie, celle qui lui permet de s'éloigner de la voie tracée par Ducharme pour créer du neuf à partir d'un matériel a priori insignifiant, celui de gens qui, contrairement à ceux de ses romans précédents, ne sont pas radicalement des perdants. Blais observe en alternance les vies des vingt-cinq écoliers qui peuplent la classe de cinquième année de Valérie Gauthier, enseignante à Grand-Mère, dans les deux jours précédant l'Halloween, le traditionnel – et cruel – concours du plus beau costume constituant le clou du roman. Non seulement

François Blais, *La classe de madame Valérie*, L'Instant même, 2013, 400 p.

Blais voyage-t-il entre ces vingt-cinq têtes d'un chapitre à l'autre, mais il se promène aussi entre trois époques : 1990, 1997 et 2011, des onze ans des élèves jusqu'à leur trente-deux ans, tout ça dans le désordre, révélant souvent le futur avant le passé et la conséquence avant la cause. L'un des plaisirs du livre est donc de reconstituer l'évolution de chacun ; si un exposé oral révèle qu'à onze ans, on souhaite devenir joueur de centre pour le Canadien, archéologue, artiste ou bien médecin, sans surprise, les années 2010 montrent plutôt en action une conseillère en placements, un représentant pharmaceutique, une mère au foyer ou un fonctionnaire.

Les romans de Blais, comme les gens qui les peuplent, annoncent d'emblée aux lecteurs qu'ils ne sont pas sérieux, profonds, mais qu'ils sont capables de puiser à n'importe quelle source.

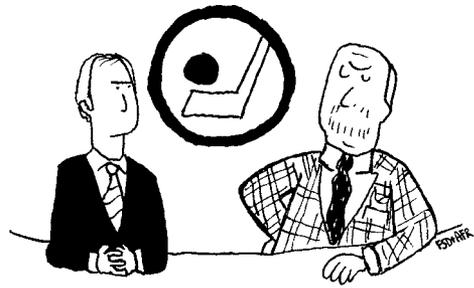
Ce contraste entre rêve et réalité n'est cependant pas là pour donner lieu à des apitoiements sur la cruauté du destin ou les ratages d'une vie. Oui, la plupart des gens occuperont des emplois assez inintéressants, et cela est déprimant, mais – et c'est là la beauté de l'affaire – Blais, tout en soulignant ce fait, n'arrête pas sa réflexion à ce point. Il n'a aucun

intérêt pour les hiérarchies qu'instaurent l'argent, la réussite ou le génie et n'en a pas non plus pour le surplus de valeur romanesque qu'apportent des personnages qui se démènent pour remplir leur vie, « pas avec n'importe quoi, pas avec la même chose que le voisin, la remplir avec du grand et du beau ou sinon rien ». Il ne croit visiblement pas trop au concept de vies extraordinaires et d'idées exceptionnelles. L'ordinaire n'équivaut pas à l'uniformité, et si rien ne mérite en particulier l'attention du lecteur, tout peut aussi en être digne. *La classe de madame Valérie* fourmille de parenthèses, de digressions et de dialogues sur un savoir en apparence trivial : la manière de découvrir l'entrée du niveau 5 à *Zelda*, le système d'évaluation des escortes par leurs clients sur Internet, l'évolution du codage informatique dans les dernières années, la synesthésie et Daniel Tammet, les différents types de bouteilles de parfum de luxe... C'est une sorte d'encyclopédie des connaissances négligées, « niaiseuses », que crée Blais. Les personnages existent et pensent le monde à travers ces passions ou ces fascinations pour des riens, et le peu de valeur accordé à ceux-ci par le reste de la société, au final, illustre surtout l'hypocrisie généralisée qui y règne. Chacun sait que, quand vient le moment de nommer les œuvres qui nous ont formés, il est toujours préférable de mentionner Proust avant *Star Wars*. Mais l'abondance de ces passions triviales n'est pas simplement là pour inverser la hiérarchie entre culture d'élite et culture populaire. Simplement, s'il est merveilleux de s'intéresser aux chefs-d'œuvre de la littérature anglaise, cela ne mérite pas de louanges particulières à cause de la haute position de cet intérêt dans la hiérarchie culturelle du bon goût. Au final, être passionné par quelque chose, peu importe quoi, sauve peut-être déjà en partie du vide existentiel. C'est à tout le moins ce que choisit de montrer Blais en donnant corps à ses personnages à travers ce qui les intéresse ou les obsède bien davantage qu'à travers les drames et rebondissements de leurs vies.

Pas que Blais soit devenu le chantre du quotidien et de la poésie des petits riens. Il s'enfonce plutôt dans l'ordinaire en anthropologue, l'humour en plus. Le savoir que Blais distille avec une maîtrise stupéfiante est celui qui obsède les personnages de *Seinfeld*, celui des microconventions sociales, des plus fondamentales aux plus ridicules, celles qu'on doit décoder pour ne pas commettre de faux pas mais qu'on ne verbalise jamais, celles surtout qui montrent d'emblée à quelle classe sociale ou à quelle catégorie de gens – les *wimmers* ou les *losers* – on appartient. Ainsi, de l'attitude à adopter au ballon-chasseur :

On ne sait jamais trop comment réagir quand une fille a le ballon : il convient d'afficher un air nonchalant et, surtout, de ne point reculer, mais il importe aussi de demeurer vigilant car, si être sauvé par une fille est honteux, se faire buter par une fille constitue sans doute la plus grande humiliation qui puisse survenir dans une cour d'école, lieu pourtant fertile en déchéances de toutes sortes.

Même en parlant de l'importance démesurée que ces règles prennent (surtout, comme chacun sait, dans la jungle qu'est



« Le Canadien de Montréal a perdu à cause de l'argent et des joueurs ethniques. »

l'école primaire), le ton de Blais n'a rien de cynique ni de condescendant. Ses personnages sont peut-être conditionnés par les codes, ce sont peut-être des gens ordinaires et pas spécialement rebelles, ils n'en sont pas moins lucides, et se permettent d'envoyer promener ces codes de temps à autre, en toute connaissance de cause. Blais ne met pas en place une sorte de version éclatée du naturalisme zolien, qui montrerait comment, en germe, tout le destin de ses personnages était déjà lisible quand ils avaient onze ans, même s'il n'est pas non plus naïf quant aux conséquences du rejet ou de la pauvreté. Mais s'il y a quelque chose de terriblement violent, en creux, dans les conventions que met au jour Blais, celui-ci ne les utilise pas pour écraser ses personnages, au contraire. En ramenant à l'avant-plan ces codes, en exposant leur ridicule, il donne aussi à ses personnages, de temps à autre, les moyens de troubler la bonne marche des choses.

Au même titre que Blais se joue des mécanismes sociaux, il se permet depuis ses débuts de faire dérailler la machine romanesque et d'envoyer se faire voir ailleurs l'idée de Grande Littérature. Désintéressé pour les histoires linéaires, refus moqueur de la transcendance, multiplication de récits enchâssés et des parenthèses qui ne mènent à rien, langue qui amalgame subjonctif passé et ultra familiarité : les romans de Blais, comme les gens qui les peuplent, annoncent d'emblée aux lecteurs qu'ils ne sont pas sérieux, profonds, mais qu'ils sont capables de puiser à n'importe quelle source si besoin est. Le narrateur s'adresse directement au lecteur et déchire le voile de la fiction, discutant de ses fiches-personnages tout en reconnaissant qu'il « ne [devrait] pas te raconter ça, ça ne se fait pas de parler plomberie avec le lecteur, de l'embêter avec des problèmes de personnages ». Et pourtant il le fait, récidive, et tant pis pour la propreté romanesque. Il y a quelque chose d'exaltant à une telle audace conjugée à autant de modestie. Sabotons ce qu'on s'imagine être de la fiction bien faite, sabotons l'idée de vie réussie, et nous ne nous en trouverons que plus libres et plus intéressants. Alors qu'André et Nicole, dans *L'hiver de force*, avancent que « le fonne, c'est plate », Blais, dans *La classe de madame Valérie*, inverse les termes. **L**